



Un homme les croisa et fixa sur Amy un regard insolent...

(p. 3435).

C. I.

LIVRAISON 437

Etait-il possible que des officiers français pussent se salir en se rendant coupables de tels actes ?

Mais non, cela n'était pas possible...

— Ecoutez, dit-il à ses deux interlocuteurs, je pense que l'hypothèse de l'enlèvement a une base bien fragile. Il est plus vraisemblable de penser que cette jeune femme a été victime d'un accident, qui, pour une raison ou une autre, soit qu'elle n'ait pas eu ses papiers sur elle; soit qu'elle ait été hors d'état d'indiquer tout de suite son adresse, n'a pu être porté à la connaissance de sa logeuse. Je pense que la première des choses à faire serait d'aller au commissariat et ensuite dans les hôpitaux...

— Bonne idée, dit M^e Leblois. C'est certainement la chose la plus sage à faire immédiatement. De plus, si ce moyen échoue, je vous mettrai en rapports avec un détective de mes amis qui se chargera de l'enquête à faire pour savoir ce qu'a pu faire Amy Nabot en sortant de chez Mme Etienne. On pourra ainsi certainement retrouver sa piste.

James Wells approuva d'un signe de tête.

— Assurément, il ne faudra rien négliger, dit-il d'un ton las... Je vais aller de ce pas chez le commissaire... Où pourrai-je voir votre ami le détective ?

— Je vais le convoquer ici pour ce soir à cinq heures; de la sorte, nous connaîtrons le résultat de vos démarches en même temps...

— Entendu ! répondit James Wells qui serra la main des deux hommes et se retira.

Quand il fut sorti, M^e Leblois hocha la tête :

— Voilà un garçon qui me sembla bien disposé à perdre sa vie pour une femme...

— Il l'a déjà sauvée jadis en Afrique... Quelles prouesses n'a-t-il pas accomplies alors ?... Il a démontré un courage de lion, une audace, une ruse telles qu'il a sur-

monté des obstacles qui, à première vue, paraissaient insurmontables...

— Et il n'a pas hésité un instant à aller la chercher au Caucase, lorsque vous avez eu besoin d'elle...

— Oh ! cette jeune femme a en lui un ami fidèle et dévoué; il se jetterait au feu pour elle...

— Espérons que, cette fois, il n'aura pas à courir de telles aventures... Pour ma part, je crois qu'il retrouvera Amy Nabot dans un hôpital quelconque. Le fait qu'il n'y a pas eu de notes dans les journaux n'est pas probant...

— Espérons...

Sur cette dernière parole, les deux hommes se séparèrent. Leblois devait se rendre au Palais où il avait à plaider et Picquart éprouvait le besoin de rentrer chez lui...

CHAPITRE CDLIII

UNE BONNE NOUVELLE

Grâce aux soins infatigables de Lucie, l'état de santé d'Alfred Dreyfus se rétablissait peu à peu... ses accès de fièvre se calmaient et il retrouvait des forces.

En voyant sa femme assise à côté de son lit, il souriait d'un air heureux.

Lucie était pensive; ses pensées se tournaient souvent vers l'avenir et des images tentantes se montraient souvent à l'horizon. Souvent, elle répétait doucement :

— Oui, mon Alfred, nous reverrons le soleil... Mais

tu dois guérir tout d'abord... Promets-moi d'observer toutes les prescriptions du docteur, notre premier souci doit être de te voir complètement guéri.

Alfred Dreyfus lui caressa les mains :

— Je te le promets, ma chérie... Je guérirai bientôt, dès que je serai à la maison avec toi et les enfants. J'ai une telle nostalgie de me retrouver chez nous. Cette cellule me rappelle toujours celle de l'Ile du Diable, et malgré que je sois mieux soigné et qu'on ne me traite plus en criminel, je suis forcé de rester enfermé ici, je n'ai pas la liberté de me promener, les fenêtres sont fermées par des barreaux de fer et si je veux regarder le ciel, je ne vois que les murs gris de cette maison, où des centaines de malheureux souffrent en silence. Cela me déprime tellement, que je ne me sens plus la force de guérir, plus la force de jouir de ta présence... je m'imagine que je resterais éternellement dans cette prison.

Il tendit les deux bras vers la fenêtre et ajouta d'une voix à peine perceptible :

— Etre libre... tout dépend de cela... la santé... le bonheur... tout dépend de la liberté...

Lucie souffrait terriblement en voyant son mari dans cet état d'esprit. Malgré qu'il lui fut permis de rester la plupart du temps près de lui, elle ne se dissimulait point, que le retard apporté à la révision lui tait lentement tout espoir et tout désir de vivre.

L'intérêt qu'il portait aux affaires politiques augmentait de jour en jour; il demandait tous les journaux et il s'inquiétait chaque jour davantage...

Il étudiait anxieusement tous les dossiers mis à sa disposition, s'inquiétait de tous les détails et il était souvent difficile à Lucie de le calmer lorsqu'il se rendait compte des machinations qui contrecarraient l'action de la justice.

Ses mains se crispaient de rage en lisant les dépositions recueillies contre lui.

— Oh ! ces misérables, s'exclamait-il, je leur dirai leur fait dès que je serai libre... Cette fois, quand je me trouverai devant le tribunal, je ne serais plus l'accusé, mais l'accusateur... j'arracherai le masque de tous ces lâches, qui ont déposé contre moi !...

Il commençait à s'impatienter en voyant qu'aucune nouvelle n'arrivait du ministère de la guerre...

Chaque matin, il demandait au gardien s'il n'avait pas reçu de lettres pour lui. Il se faisait acheter tous les journaux parisiens et il discutait longuement avec Lucie des possibilités de la révision de son procès.

Il était convaincu que son innocence serait reconnue et qu'il serait réhabilité devant le monde entier.

Mais tout allait beaucoup trop lentement à son gré ; le gouvernement ne semblait pas disposé à fixer la date précise de la révision et à toutes les questions désespérées d'Alfred, ses amis répondaient qu'il devait perdre patience.

Mathieu, qui venait le voir fréquemment, lui disait la même chose... ils étaient tous sûrs de la victoire, il s'agissait seulement de l'attendre.

Enfin, on annonça une matin un officier du ministère de la guerre. Lucie, qui avait presque perdu tout espoir, se précipita pour le recevoir.

C'était un jeune officier, qui apportait la nouvelle que la Cour de Cassation avait annulé le jugement de l'année 1894.

Puis, après avoir transmis son message, l'officier salua militairement et quitta la cellule.

Alfred Dreyfus et Lucie se trouvaient de nouveau seuls.

Pendant quelques instants, ils ne parlèrent pas ; un silence profond régna dans la petite chambre.

Puis, Alfred s'approcha de Lucie, il l'attira vers lui, l'embrassa tendrement et dit en soupirant profondément :

— Enfin, nous avons fait un pas en avant, Lucie ; Dieu soit loué !... maintenant, tout va s'arranger !

Elle souriait, mais elle ne pouvait pas empêcher ses larmes de couler sur ses joues pâles.

— Enfin ! Alfred, je n'espérais presque plus ; j'avais perdu tout espoir...

— Sais-tu ce que signifie pour moi l'annulation du jugement ? demanda-t-il, d'une voix tremblante d'émotion.

— Tu te trouves dans la même situation qu'avant le commencement du procès, c'est-à-dire qu'il y a simplement une plainte déposée contre toi, sans la moindre preuve de ta culpabilité...

— Oui !... la dégradation, ma déportation ont été injustes ; l'arrêt annulant le jugement le démontre clairement.

— Mais on ne peut plus réparer de semblables erreurs ; pense à ce que t'ont coûté ces terribles années comme force morale et physique, Alfred... personne ne peut te rendre cela !...

— Il ne faut pas y penser Lucie... Je suis si heureux d'en être là ! Je peux porter de nouveau mon uniforme, je ne suis plus dégradé, j'ai le droit de serrer la main à mes anciens camarades... Tu ne peux imaginer combien je voudrais rejeter loin de moi ces habits dans lesquels je me sens si mal à l'aise. Lorsque je porterai, de nouveau, mon uniforme, le seul habit que j'aime, je me sentirai de nouveau un être humain... je respirerai plus librement. Lucie, veux-tu me rendre un très grand service, si je te le demande ?

— Je te rendrais mille services, mon amour, tu dois bien le savoir... Demande ce que tu veux... je ferais tout ce que tu voudras.

— Ma chérie, aucune femme n'aurait fait pour moi ce que tu as fait, que serais-je devenu, sans toi ?

Il l'embrassa de nouveau et la serra très fort contre lui... il sentait son cœur battre contre le sien et leurs yeux échangèrent un regard plein d'amour.

— Je serais mort, si je n'avais pas eu l'espoir de te revoir un jour, Lucie, dit-il doucement. Le destin m'a sauvé en te donnant à moi, toi, qui as toujours été si courageuse, qui m'as soutenu par tes lettres durant ces terribles années. Tu as agi comme une héroïne, crois-moi...

Elle secoua la tête et lui mit la main sur la bouche pour l'empêcher de parler.

— Ne dis pas cela, Alfred... je t'aime tant ; je t'aime plus que tout au monde, et il est tout naturel que je ne t'aie pas abandonné dans ton malheur... Tu peux être sûr, mon amour, que je resterai toujours près de toi, quoi qu'il arrive...

Il caressa son visage pâle et baisa ses yeux pleins de larmes...

— Ma bonne Lucie... Comment te remercier de tout ton amour ; j'espère que le destin me permettra de vivre et de te récompenser. Parfois, je m'imagine, quel bonheur ce serait de vivre retiré quelque part, dans un endroit tranquille, avec nos enfants, et de pouvoir se consacrer entièrement à la vie de famille, de n'avoir plus d'autres soucis que notre bonheur à nous tous. Cela a été un rêve jusqu'à présent, mais je suis sûr que ce rêve deviendra un jour une réalité que nous trouverons enfin la paix. Aujourd'hui, que j'ai reçu l'heureuse nouvelle de l'annulation du jugement qui m'avait condamné, que je sais que je ne suis plus un déporté, un prisonnier, qui doit obéir à ses geôliers ; aujourd'hui que je sens plus que jamais que mes désirs secrets seront exaucés enfin... Je sens que mon martyre va finir, que bientôt je serai libre et que je pourrai m'en aller avec toi et nos enfants dans

un endroit où personne ne nous connaîtra, où personne ne viendra nous rappeler nos tristes souvenirs; où je ne serai plus l'homme qui sort du bagne et qu'on se moque du doigt. Mais je suis certain que je supporterai plus facilement ces derniers jours en prison, si je pouvais me voir comme j'étais avant, si je pouvais porter de nouveau les habits qui ont été le symbole de ma vie d'homme libre, respecté par ses camarades. Lucie, je t'en prie, fais-moi envoyer mon uniforme... Je meurs d'envie de le mettre cet uniforme que j'ai tant aimé et que j'ai porté avec tant de fierté.

— J'écirai aujourd'hui même à maman, pour qu'elle t'envoie tout ce dont tu auras besoin... Ce sera un vrai bonheur pour elle de savoir que tu peux de nouveau porter ton uniforme.

A ce moment, le directeur de la prison entra dans la prison et salua respectueusement les deux époux.

— Je viens pour vous féliciter de la tournure des événements, capitaine, dit-il en lui tendant la main; maintenant ce n'est plus qu'une question de jours, pour savoir la date de la révision et après cela, vous serez libre.

— Je l'espère, monsieur le directeur, dit Alfred Dreyfus en serrant chaleureusement la main que le directeur lui tendait. Maintenant je commence à espérer; il me semble évident que nous allons de l'avant.

— Mais, naturellement, capitaine, le résultat de la révision est certain. Vous n'êtes plus pour moi un prisonnier, mais simplement un homme qui a été arrêté et qui attend le commencement de son procès.

— Je le disais justement, en ce moment, à ma femme, monsieur le directeur et je lui demandais de me faire envoyer de Paris mon uniforme... Vous comprendrez ma joie de pouvoir porter de nouveau les habits qui me sont les plus chers au monde. Je dois quitter enfin ces vêtements de civil, que je déteste d'autant plus qu'on

m'a forcé à les porter, et je pense que j'oublierai toutes les souffrances de ces années d'exil, dès que j'aurai d'autres habits.

— Je le comprends très bien, monsieur le capitaine... Vous étiez un soldat si passionné, que d'être forcé de porter des vêtements civils, vous a déprimé moralement. Et d'être forcé de porter les vêtements des prisonniers, à l'île du Diable, cela a dû avoir un effet néfaste sur vos nerfs. Je suis convaincu, moi aussi, que votre état s'améliorera dès que vous porterez de nouveau votre uniforme. .. vous aurez de nouveau plus de confiance en vous-même..

— Je vais écrire à Paris pour demander qu'on nous envoie les uniformes, interrompit Lucie, j'espère que le procès aura lieu bientôt et que mon mari sera libéré d'ici quelques semaines; il est temps, qu'il rentre chez nous et qu'il se soigne.

Le directeur se tourna vers Lucie et dit en souriant:

— Peut-être sera-t-il nécessaire de montrer encore un peu de patience, chère madame, les choses ne vont jamais aussi vite qu'on le désire. Mais vous aurez une belle satisfaction en pensant que c'est grâce à vos soins inlassables, grâce à votre dévouement et à votre amour, que votre mari vit encore... Vous l'avez sauvé, tout le monde le sait, car il était plus malade que vous ne le pensiez, mes médecins n'avaient plus aucun espoir de le sauver.

Lucie poussa un long soupir et jeta un regard anxieux vers son mari.

— Oh, je le sais, monsieur le directeur... Alfred était très malade, et moi-même, je n'osais plus espérer qu'il nous resterait. J'ai essayé de me dominer et de ne pas montrer cette peur terrible qui m'envahissait souvent. Mais je crois que Dieu nous a récompensés pour toutes les souffrances que nous avons endurées, que mon mari sera sauvé maintenant et que le Seigneur nous a

épargné la douleur de le perdre... j'en remercie la Providence.

Alfred Dreyfus attira sa femme vers lui et lui caressa les cheveux.

— Oui, ma chérie..., maintenant tout s'arrangera... Je me sens si fort et je suis si prêt à supporter les dernières difficultés, les dernières semaines pénibles qui suivront le commencement du procès. J'ai confiance en l'avenir et tu m'as donné la force nécessaire pour supporter les émotions qu'un renouvellement de mon affaire doit naturellement amener. Mais, maintenant, il est nécessaire que tu te reposes et que tu te soignes à ton tour, je craindrais que tu ne tombes malade si tu continues de rester près de moi.

Le directeur hocha la tête d'un air soucieux.

— Je suis tout à fait de votre avis, capitaine. Votre femme a dépensé trop de forces en vous soignant; ses nerfs sont à bout et elle risque d'avoir un choc nerveux d'un jour à l'autre; il ne faut pas qu'elle continue à vous soigner.

Lucie protesta avec véhémence.

— Mais non, monsieur le directeur, vous vous trompez, je me sens au contraire tout à fait bien; la nouvelle reçue ce matin m'a donné une force inouïe.

— Je ne me trompe pas, chère madame... Vous ne faites aucune attention à vous-même et vous ne remarquez pas combien vous avez maigri ces dernières semaines. Vous êtes d'une pâleur effrayante et vos yeux sont cernés de noir. Vous supportez mal d'être enfermée dans cette petite chambre toute la journée. Ce qu'il vous faut ce sont de longues promenades au soleil, une tranquillité d'esprit complète... vous devez dormir et tâcher d'oublier tous les soucis de ces derniers temps. Vous devez essayer de vous reposer non seulement physiquement, mais aussi moralement. Tâchez de reprendre votre équilibre que

vous avez perdu pendant ces longues semaines douloureuses. Maintenant, vous pouvez quitter tranquillement votre mari; il se trouve très bien, bientôt même il sera complètement rétabli. On n'a plus rien à craindre, aucune rechute n'est possible... rien ne vous empêche de vous reposer.

Lucie le fixa d'un regard effrayé et dit d'une voix tremblante d'émotion :

— Que voulez-vous dire, monsieur le directeur ? Vous n'allez pas me faire croire, que je peux laisser Alfred seul ? Ce n'est pas possible je mourrai d'angoisse...

Le directeur haussa les épaules ; il lui était visiblement pénible de continuer cette conversation.

Enfin il se décida :

— Je dois vous avouer, madame, que j'ai reçu ordre de ne plus permettre votre séjour ici... La raison de cette décision est que l'état de santé de votre mari s'étant amélioré, on ne croit pas qu'il soit nécessaire de vous laisser continuellement à ses côtés. Les autres prisonniers qui se trouvent dans la même situation se sont plaints et ont demandé les mêmes faveurs. Vous comprenez qu'il nous est difficile de continuer de faire une exception pour vous et votre mari, puisqu'il se porte maintenant à merveille.

Les yeux de Lucie s'étaient remplis de larmes. Elle s'accrocha au bras de son mari et se mit à sangloter nerveusement en balbutiant des mots incohérents :

— Mais nous avons été séparés si longtemps ; nous avons failli mourir de la solitude dans laquelle nous avons vécu pendant des années, monsieur le directeur ; et maintenant, maintenant que nous nous sommes enfin retrouvés il ne faut pas nous séparer ; il ne faut pas nous faire cette peine !...

— Ne craignez pas cela, chère madame ; vous pourrez toujours venir voir votre mari aux jours fixés pour

les visites officielles ; on ne vous empêchera pas de passer quelques heures avec lui...

Les lèvres de Lucie se crispèrent de douleur.

— C'est tellement peu, monsieur le directeur ; j'aurais peur de tout ce qui peut lui arriver entre temps, lorsque je serais loin de lui ; il est encore si faible...

Alfred lui caressa le visage et la consola :

— Il faut se résigner, ma chérie ; bientôt, je serai libre et personne ne nous séparera plus. Ne sois pas triste, ma Lucie... il faut être reconnaissant de toutes les libertés qu'on nous a accordées jusqu'à présent ; maintenant il faut se conformer aux règlements et ne pas se plaindre. Tout cela doit te montrer qu'on essaie de réparer le tort qu'on nous a fait ; on reconnaît, que ma condamnation a été une erreur. Mais il faut aussi être raisonnable, ma chérie ; on ne peut pas faire trop d'exceptions en notre faveur sans faire crier à l'injustice. Il faut se résigner au fait de ne plus nous voir tous les jours. D'ailleurs, tu sais bien que ma santé ne te donne aucune raison d'inquiétude et monsieur le directeur a raison de te dire de te soigner et de faire attention à tes nerfs ; tu sais bien toi-même, en quel état ils sont...

Lucie regarda son mari d'un regard terriblement triste et dit d'une voix plaintive :

— Tu me renvoies aussi ? Tu ne veux plus de moi ?

Alfred Dreyfus la serra plus fort contre lui :

— Comment peux-tu croire que je te renvoie... Si je pouvais faire ce que je veux, je ne te laisserai plus une minute, ma chérie... je voudrais que tu restes près de moi, nuit et jour. Mais il est inutile de se révolter contre les règlements. Je ne suis pas encore libre, Lucie ; je dois encore obéir aux lois qu'on m'impose. Et je sais bien, que tu peux être courageuse, ma chérie... Tu m'as dit, il y a quelques jours, que les enfants et toi, vous n'étiez pas du tout bien, dans la pension où vous habitez. Pourquoi ne rentrerais-tu pas avec eux à Paris... ils

seront tellement plus heureux là-bas. Et nous savons bien que, bientôt, nous serons réunis pour toujours, il ne nous sera pas si pénible, de ne pas nous voir tous les jours durant ces derniers jours. Et l'idée, que je suis sur la terre française, que j'ai quitté l'enfer de l'île du Diable et qu'on me traite maintenant comme un être humain, doit te reconforter et dominer tous tes soucis ; elle doit te calmer. Pense à ta santé, et si tu ne veux pas le faire pour toi, fais-le pour moi, ma chérie... je crains tellement pour toi et je voudrais trouver en rentrant une femme joyeuse et bien portante, une femme reposée et forte, qui sera prête à recommencer la vie avec moi. Pense à cela, ma Lucie et ne te désole pas. Et puis, pense, que tu pourras m'aider en rentrant à Paris, tu pourras aller parler avec Laborie et Demange, tu pourras même aller voir le ministre et tu le prieras d'activer la procédure. Tout cela sera beaucoup plus utile pour moi, que de te voir ici dans ma cellule et de savoir que tu abîmes ta santé en restant près de moi...

Lucie sourit, mais de grosses larmes tombaient lourdement sur ses mains jointes.

— Je ferai tout ce que tu me demandes, mon amour, tu peux me demander tous les sacrifices...

Le directeur sortit de la chambre et ferma doucement la porte derrière lui, il ne voulait pas déranger le couple. Le bonheur de se voir tous les jours serait bientôt fini pour eux, car il était obligé de suivre strictement les ordres de son chef.

Lucie resta encore quelques jours à Rennes, car une séparation brusquée n'était pas possible et elle avait obtenu du directeur de rester auprès de son mari jusqu'à ce que les uniformes, qu'elle avait demandé à Paris, soient arrivés...

Elle voulait voir son mari en uniforme, avant de rentrer à Paris, cela était devenu une espèce d'idée fixe chez elle. Comme elle l'avait aimé dans ce bel uniforme !

Elle se souvenait très bien du jour où il était venu dans la maison de ses parents pour demander sa main et comme elle l'avait admiré ! Elle avait pensé, que nul homme au monde ne pouvait porter l'uniforme avec autant d'aisance et de dignité.

Plus tard, lorsqu'elle se promenait à son bras dans les rues, elle avait souvent remarqué avec fierté que les jeunes filles et les femmes se retournaient, pour le suivre d'un regard admiratif.

Quel bel officier était son Alfred !...

Maintenant, il avait beaucoup changé ; on ne le suivrait plus de regards admiratifs, les gens se retourneraient peut-être mais ce serait pour le considérer avec pitié.

Dreyfus avait terriblement maigri son visage était ridés, ses cheveux étaient devenus gris, ses yeux ternes ; il avait l'apparence d'un vieil homme, brisé par la vie et le malheur.

Il avait dû payer durement les années du bagne ; jamais il ne pourrait se débarrasser des traces laissées par ses souffrances.

Mais tout cela fut oublié par Lucie lorsqu'elle vit son mari pour la première fois depuis l'événement qui avait brisé leur bonheur, dans son ancien uniforme. Elle ne remarqua pas que les vêtements étaient devenus beaucoup trop larges pour lui et qu'ils accentuaient encore sa maigreur ; elle ne voyait que l'homme avec lequel elle avait été si heureuse elle ne savait qu'une chose, c'était qu'il lui était de nouveau permis de porter ce vêtement dont il avait été si fier. Elle se disait que la honte de la dégradation, que l'humiliation des dernières années étaient effacées et la joie que la vue de cette uniforme lui donnait était immense.

Les enfants eux aussi étaient contents.. ils embrassaient joyeusement leur père bien aimé. ils riaient de

joie et l'appelaient leur « beau papa ». Pierre voulait tout de suite jouer avec lui aux soldats, comme au temps passé.

Alfred Dreyfus était très agité.

Il essayait de prendre une allure militaire et de marcher très droit, mais les fatigues de sa longue maladie l'en empêchaient et il remarqua soudain qu'une grande faiblesse lui rappelait les années de martyre et de privations.

Il caressait les boutons luisants de son uniforme et regardait pensivement les étoiles qui brillaient sur ses épaulettes.

Ses yeux étaient humides d'émotion et il dit à voix basse :

— Quelle satisfaction ce sera pour moi, Lucie, lorsque je retrouverai mon régiment, lorsque je reprendrai du service et reverrai mes anciens camarades.

Lucie se blottit contre lui et caressa son visage.

— Dieu veuille que ce soit bientôt, mon Alfred, je serai très fière de te voir à la tête de ton régiment.

Ils faisaient des plans pour l'avenir, ils se réjouissaient de la vie commune, dans la tranquillité de leur foyer. Tous les deux étaient convaincus des bons résultats de la révision.

Cette conviction leur facilita la pénible séparation qui eut lieu le lendemain.

Encore une fois Alfred Dreyfus serra sa femme contre lui, sa bouche se pressa sur la sienne et un baiser interminable les unit pour la dernière fois.

Malgré qu'ils eussent résolu volontairement de se séparés pour les dernières semaines, il ne leur était pas moins pénible de prendre congé... Lucie essayait en vain de retenir ses larmes ; elle n'y parvenait pas.

— Reviens bientôt, ma Lucie supplia Alfred Drey-



C'était un jeune officier qui apportait la nouvelle...
(p. 3494).

fus, dès que tu te sentiras mieux, tu reviendras, n'est-ce pas ? Je ne pourrais pas me passer de toi...

Elle hocha la tête et s'efforça de sourire.

— Je ne pourrais pas rester longtemps à Paris, Alfred. L'idée de te savoir seul ici, m'empêchera d'être heureuse avec les enfants. Et s'il ne nous reste que des heures furtives, pour nous embrasser, nous aurons toujours eu le bonheur d'être près l'un de l'autre et de savoir que, bientôt, nous serons réunis pour toujours. Ne t'inquiète pas... je reviendrais dans quelques jours... mon désir de te voir est trop grand.

Alfred Dreyfus sourit :

— Promets-moi de ne pas trop t'inquiéter ; ma chérie ; tu vois qu'on me traite bien, et qu'on fera tout pour me faciliter ces derniers jours de prison. Repose-toi, pense que ce sera ma plus grande joie que de te revoir fraîche et gaie ; je voudrais que tes joues pâles redeviennent roses et que tes yeux apprennent à briller joyeusement, comme autrefois. Prouve-moi ton amour en te soignant, ma Lucie..

Ils s'embrassèrent encore une fois, un dernier baiser, un dernier serrement de mains et Lucie quitta la cellule d'Alfred Dreyfus.

CHAPITRE CDLII

LA VENGEANCE DU DESTIN

Depuis son entretien avec le ministre de la Guerre, le commandant Du Paty était nerveux et préoccupé.

Le changement de gouvernement lui avait apporté

de graves soucis. Il ne se sentait plus très bien en cour auprès du nouveau ministre de la Guerre et tous les événements qui s'étaient succédés récemment lui semblaient lourds de conséquences.

Le retour d'Alfred Dreyfus en France, le fait qu'il était enfermé à la prison de Rennes, l'arrêt de la Cour de Cassation, remettant tout en question, cassant le jugement du Conseil de Guerre, lui causaient de vives inquiétudes.

Le commandant Du Paty passait ses nuits à se demander les raisons de ce brusque changement d'orientation.

Ce n'était point qu'il s'inquiéta pour l'Etat-Major ou pour Dreyfus ; mais il se sentait grandement compromis dans cette affaire ; des remords effroyables le tourmentaient et il craignait de subir le sort de ceux qui, comme lui et, avec lui, avaient travaillé à perdre Dreyfus.

Quel serait son destin, si cette maudite affaire était jugée de nouveau ?

L'image de la fin néfaste du colonel Henry, qui s'était suicidé pour échapper à la punition qu'il avait méritée ; la pensée d'Esterhazy, vivant à Londres, d'une vie misérable et précaire le poursuivaient nuit et jour...

A son bureau, il travaillait sans relâche, tuant le temps, il voulait à tout prix plaire à ses supérieurs ; il faisait montre d'un zèle encore inédit et il espérait ainsi échapper aux critiques de sa conduite.

Toutes ses erreurs, toutes ses négligences d'autrefois, seraient peut-être effacées par son zèle actuel.

Il ne pensait plus à autre chose ; même son désir pour Lucie Dreyfus s'était effacé de sa mémoire.

Il ne s'agissait plus d'autre chose que de défendre sa position ; toute sa vie allait dépendre de ce qui allait se passer un jour prochain.

Ce matin-là, il était plus qu'inféx que jamais et il travaillait d'arrache-pied à la vérification d'une série d'états qu'on lui avait remis, lorsque, la porte s'ouvrit et une ordonnance vint lui transmettre l'ordre de se rendre chez le Général Zurlinden, immédiatement.

Il regarda le soldat d'un air absent et dut lui faire répéter sa phrase :

— Chez le Ministre ? prononça-t-il d'un air hébété.

— Oui, mon commandant ! répondit le soldat qui se tenait au port d'armes.

D'un geste, il congédia l'homme ; puis il se leva, boutonna nerveusement son dolman et sortit en se mordant les lèvres.

Que pouvait lui vouloir encore Zurlinden ?

Il tentait de se rassurer en se disant que toute son inquiétude était sans doute sans objet : le ministre voulait peut-être lui demander un simple renseignement ; ou bien, comme l'époque des promotions approchait, était-ce pour lui apprendre qu'il allait être l'objet d'une mutation intéressante.

Il y avait si longtemps qu'il attendait son avancement...

Pourquoi le fait d'être appelé chez le ministre constituerait-il une menace.

Ne pouvait-il pas avoir autre chose à lui apprendre que des nouvelles désagréables.

Tout en faisant ces réflexions, et en marchant nerveusement dans la pièce, il avait allumé une cigarette et regardait les tourbillons de fumée bleue qui montaient vers le plafond.

Il devait à tout prix se calmer avant de paraître devant le ministre.

Il était essentiel pour lui de dominer l'inquiétude qui l'animait ; il ne fallait pas que Zurlinden put se rendre compte de la peur qu'il éprouvait...

Enfin, il crut être assez maître de lui pour pouvoir se présenter devant son supérieur.

Il se dominait, maintenant et le général ne remarquerait pas la tempête qui dévastait son âme et lui coupait la respiration.

A pas lents, il traversa les couloirs qui séparaient son bureau de celui du ministre.

Il se fit annoncer et fut immédiatement introduit car le général Zurlinden l'attendait.

Il leva à peine le front quand Du Paty entra.

Il continuait de feuilleter un dossier, se trouvant sur la table, devant lui.

Puis il signa différents papiers...

Il semblait ignorer la présence de Du Paty qui restait debout, au port d'armes, près de la porte.

Cela dura près d'un quart d'heure...

Le commandant serrait les poings... Toute son inquiétude, remontée à sa gorge, l'étouffait...

Il avait peur de perdre la maîtrise de lui-même qu'il avait eu tant de peine à conquérir...

Enfin, Zurlinden repoussa le dossier, écarta un peu son fauteuil, croisa les jambes et posa sur Du Paty un regard perçant.

Des frissons parcouraient les corps du commandant qui n'osait risquer ni une parole, ni un geste...

— L'orage va éclater, se disait-il in-petto, tandis qu'une sueur froide couvrait son front.

Maintenant, il n'espérait plus ; il savait que de cet entretien, il ne sortirait rien de bon...

Ce n'était pas pour lui apprendre une mutation à un grade supérieur ; ni pour lui demander un renseignement que le ministre l'avait appelé, il en était bien certain maintenant...

Tous ses espoirs s'étaient effondrés...

Zurlinden toussa légèrement pour s'éclaircir la voix, puis il prononça :

— Vous devinez sans doute de quoi j'ai à vous parler...

ler... L'affaire Dreyfus rebondit... Elle a un retentissement mondial et c'est une question qu'il faut résoudre de manière urgente...

C'est pour cela que je vous ai fait appeler...

Du Paty sourit d'un air embarrassé...

— C'est bien malheureux, monsieur le ministre.... Bien malheureux, dit-il d'une voix étranglée, que de redonner de la publicité à cette affaire... Je le regrette vraiment...

Zurlinden fronça les sourcils :

— Comment !... Que dites-vous ? s'exclama-t-il d'une voix métallique et dure.

« Pourrait-on savoir pour quelle raison, vous regrettez de voir rebondir l'affaire Dreyfus ?

Du Paty regarda le ministre.

Il aurait volontiers donné tout ce qu'il possédait pour savoir quelle réponse Zurlinden attendait de lui ; et quelles pensées s'agitaient derrière le front du ministre de la Guerre...

Mais le visage de celui-ci était impassible.

Du Paty le fixa pendant quelques instants.

Il ne pouvait se résoudre à répondre.

Il paraissait si bouleversé, que Zurlinden se crut forcé de répéter sa question :

— Pourquoi avez-vous dit que c'était bien malheureux ?.. Et pourquoi le regrettez-vous ?... Je vous prie de bien vouloir m'expliquer les expressions que vous avez employé, commandant Du Paty.

L'officier eut un léger mouvement d'épaules et, d'un ton évasif, il répondit :

— Eh bien ! je pense que ce n'est pas une chose

très agréable pour l'Etat-Major que de voir remettre encore une fois cette affaire en question... C'est vraiment pénible et il est déplorable qu'on lui ait donné un retentissement mondial... C'est d'un effet désastreux pour notre Patrie.. Voilà pourquoi, monsieur le ministre, j'ai dit que c'était bien malheureux...

— Mais, enfin, s'exclama Zurlinden, je ne vous comprends pas ; ne fallait-il pas recommencer à examiner cette affaire, qui a été instruite avec une légèreté inouïe et que la procédure a été entachée de tant d'irrégularités que la Cour de Cassation a dû casser le jugement du Conseil de Guerre. Et quand je dis que l'instruction de cette affaire a été menée avec légèreté, j'emploie une expression très atténuée pour désigner la manière dont on a usé contre le capitaine Dreyfus.

— Oh ! monsieur le ministre, se défendit Du Paty, je crois que sans le bruit que les amis du capitaine Dreyfus ont fait autour de ce procès, l'intérêt ne s'en serait jamais ravivé...

Zurlinden jeta à son subordonné un regard menaçant.. Il se pencha en avant et ses yeux se fixèrent sur le visage de Du Paty.

— Si les amis de Dreyfus ont pu faire du bruit, mon commandant, c'est qu'ils ont trouvé la possibilité de le faire. Si le procès avait été mené d'une manière irréprochable, cela leur aurait été impossible. Je me suis beaucoup occupé de cette affaire, commandant, j'ai compulsé le dossier et j'ai dû constater avec regret que vous, qui avez mené les interrogatoires du capitaine Dreyfus, vous avez agi avec une insouciance qu'on pourrait qualifier de criminelle... Et c'est pourquoi je regrette de devoir vous dire, commandant Du Paty, qu'en cette affaire, vous n'avez pas fait votre devoir.

L'officier pâlit.

Ses lèvres blémirent ; ses poings se crispaient de rage impuissante et il s'exclama :

— C'est là un reproche, monsieur le ministre, que je ne puis pas accepter...

— Mais c'est un reproche que j'ai de justes raisons pour vous faire, commandant, interrompit Zurlinden, vivement. Après un examen consciencieux du dossier, j'ai acquis la conviction dont je vous fais part. Je sais, aujourd'hui, que vous étiez parti-pris et que vous avez volontairement supprimé tout ce qui aurait pu servir à la défense de l'accusé.. Et je n'ai aucun doute à ce sujet.. Et, non seulement vous avez délibérément supprimé ce qui aurait pu servir à sa défense, mais encore vous avez accumulé, accentué tous les petits détails qui pouvaient prouver sa culpabilité, avec une ardeur tout à fait suspecte.

Zurlinden avait parlé avec une telle fermeté et sur son visage était une expression si méprisante et si hautaine que Du Paty se mit à trembler...

Il avait peur...

Il se voyait sur une route qui menait sûrement à un gouffre... Et il ne voyait plus le moyen de s'échapper de ce chemin fatal... Cependant, il voulait résister ; il ne voulait pas tomber dans cet abîme qu'il voyait s'ouvrir devant ses pas...

Il tenta de trouver une excuse ; il voulait s'accrocher au moindre brin d'herbe pour ne pas tomber...

Tout confus, il balbutia :

— Monsieur le Ministre, je vous prie de croire que tout ce que j'ai fait... je le l'ai fait...

Zurlinden l'interrompit violemment :

— Vous allez me dire que vous l'avez fait dans l'intérêt de la Patrie, n'est-ce pas ?

— C'est exact , monsieur le Ministre, j'ai agi uniquement pour sauvegarder les intérêts de la France...

Le commandant avait prononcé cette phrase avec une telle conviction qu'on eut cru qu'il voulait sugges-

tionner le ministre et le forcer à partager cette idée... Il observait anxieusement le visage de celui-ci.

Mais Zurlinden n'était pas accessible à cette sorte de suggestion ; il sourit ironiquement en s'exclamant :

— Naturellement, commandant ; je ne doute pas un instant que vous n'ayez agi dans la meilleure intention du monde ; d'ailleurs si je ne croyais pas cela, je me verrais obligé de déposer une plainte contre vous... Je ne le ferai pas, car cela provoquerait un scandale public et c'est une chose que je tiens à éviter. Mais vous le savez, commandant, l'enfer aussi est pavé de bonnes intentions.. Et dans les meilleures intentions du monde, on peut commettre des crimes inexplables... Si bien qu'aujourd'hui, après avoir étudié le dossier, après avoir recueilli de nombreux témoignages, j'ai le regret de devoir vous dire que je suis obligé de vous demander votre démission... L'armée ne doit plus vous compter dans ses rangs.. A partir de ce jour, vous êtes mis en disponibilité et je vous ai fait venir pour vous apprendre cette nouvelle...

Une rage folle s'était emparée de Du Paty.

Il grinçait des dents et avait de la peine à se maîtriser.

Il s'avança d'un pas et prononça violemment :

— J'ai agi dans l'intérêt de la France, monsieur le ministre. J'ai la conscience tranquille, car j'ai fait mon devoir...

Cette phrase eut sur le ministre de la Guerre un effet désastreux.

Son visage devint dur ; ses yeux lancèrent un éclair de colère et sa voix était métallique et glaciale quand il riposta :

— On a commis trop de crimes dans l'intérêt de la Patrie, commandant Du Paty... Il est trop facile de dire que l'on a agi dans une bonne intention ; cela est à

la portée du premier criminel venu... Toutes les fautes qui ont été récemment commises ont trouvé leur excuse dans cette phrase... Je le regrette ; mais je ne puis accepter cette explication comme excuse pour les erreurs dangereuses que vous avez commises dans l'affaire Dreyfus.

Le regard de Du Paty glissait sous ses paupières mi-closes ; il avait peur de se trahir en regardant le ministre en face ; il faisait des efforts inouïs pour maîtriser la colère qui l'envahissait de plus en plus.

— Monsieur le Ministre, dit-il, en articulant péniblement ces mots, monsieur le ministre, vous venez de porter contre moi une accusation que je ne puis accepter... Je n'ai pas l'intention de me résigner et de me taire... Le reproche que vous m'avez fait est injustifié et je ne me laisserai pas rayer des cadres de l'armée, sans que l'on me permette de me défendre... Vous m'avez dit que vous n'aviez pas l'intention de déposer une plainte contre moi ; mais il faut, au contraire, le faire ; je ne veux pas de votre pitié ; je veux que justice me soit rendue... Et, au cours du procès j'aurais l'occasion d'expliquer mon attitude... Je veux pouvoir me justifier...

Zurlinden haussa les épaules et d'un air de dédain, il riposta :

— Je regrette, vraiment, commandant Du Paty, que vous cherchiez vous-même votre perte... en me refusant à porter plainte, j'avais pitié de vous, car je craignais qu'un procès de ce genre, ne dévoile des actes qu'il eut mieux valu tenir cachés au public et des détails que, pour vous, particulièrement, il aurait mieux valu tenir secrets... C'est pour vous, surtout, qu'un procès de ce genre, sera pénible.

Du Paty rejeta orgueilleusement la tête en arrière :

— Je n'ai rien à craindre, monsieur le ministre...

— Vous en êtes bien certain ?

— Oui, j'accepterai la responsabilité de mes actes ; je mets qui que ce soit au défi de prouver que si j'ai commis des erreurs, comme vous m'en accusez, je n'ai pas agi honnêtement...

— Je suis bien étonné de vous trouver si sûr de vous-même, commandant Du Paty, dit Zurlinden, d'une voix glaciale.

Du Paty se mit à rire, mais c'était d'un rire forcé.

— Je ne comprends pas ce que vous insinuez, mon général.

— Eh bien ! je voulais seulement vous rafraîchir la mémoire en ce qui concerne l'un des incidents de cette affaire : celui qui a rapport à Mlle Nabot.

Du Paty eut un sursaut.

On eut dit qu'un coup de fouet venait de l'atteindre en plein visage ; cette accusation tout à fait imprévue le bouleversait.

Son col l'étranglait ; il lui semblait qu'il ne pouvait plus respirer ; péniblement, il essayait de se maîtriser ; mais cette fois, il avait perdu tout espoir ; la route sur laquelle il se trouvait aboutissait à un abîme ; il en était sûr...

Toute sa belle assurance de l'instant d'avant l'abandonnait maintenant...

Son visage était aussi blême que si la mort l'avait touché de son aile funèbre...

Il n'osait même plus relever les yeux sur le ministre de la Guerre qui, en face de lui, souriait :

Un silence profond régnait dans la pièce.

Zurlinden semblait attendre...

Mais Du Paty restait silencieux ; les yeux fixés dans le vide, il semblait absent et ne trouvait pas un seul mot...

Enfin, Zurlinden demanda d'une voix impatiente :

— Eh bien ! commandant Du Paty, n'avez-vous donc rien à me répondre ?...

L'officier lui jeta un regard sournois et plein de fureur concentrée, puis il murmura :

— J'accepte d'être mis en disponibilité, monsieur le Ministre... Mais...

— Avez-vous encore une objection, commandant ?

— Non, mon général...

— Alors...

Le général se leva et sonna.

L'ordonnance parut sur le seuil.

Du Paty comprit que l'entretien était terminé et que, maintenant, il ne pouvait vraiment rien ajouter...

Il marcha lentement, en vacillant, vers la porte que l'ordonnance tenait ouverte.

Et il sortit sans un mot...

Lentement, il arpenta les couloirs et descendit péniblement les escaliers.

Les lèvres serrées, le regard fixe, il marchait sans voir les officiers et les soldats qui le croisaient et le saluaient ; il ne rendait pas le salut ; il continuait de marcher, plongé dans ses sinistres réflexions.

Ainsi, tous ses efforts avaient été vains... Tout ce qu'il avait fait s'écroulait maintenant. Bientôt, une heure allait sonner où tout s'écroulerait ; toutes ses machinations seraient percées à jour ; sa culpabilité serait démontrée devant le monde entier...

Et alors...

Alors qu'Alfred Dreyfus ressurgirait du néant dans s'était creusé sous ses pas, sans qu'il s'en doutât...

Alors qu'Alfred Dreyfus ressurgirait du néant dans lequel il avait cru qu'il serait enseveli à jamais, lui, à son tour, après le lieutenant-colonel Henry, après Esterhazy, il s'engloutirait à jamais...

Ses mains se crispèrent, un gémissement s'échappa de sa gorge serrée...

Il aurait voulu abattre tous ceux qu'il rencontrait sur sa route, tant la fureur qui était en lui était puissante, tant elle le possédait...

Enfin, quand il fut hors du ministère, il marcha pendant de longues heures sans se rendre un compte exact des endroits où il se trouvait...

Et vers le soir, il échoua dans un bar où il tenta de chasser les idées qui le déprimaient en se livrant à la boisson.

Oh ! comment ne plus penser !...

Comment oublier l'humiliation qu'il venait de subir ; oublier cette carrière brillante à laquelle il avait voué sa vie et qui venait subitement de prendre fin... Oublier que lui, l'officier ambitieux et sans scrupules, il venait d'être mis, par ordre supérieur, en disponibilité...

Toute la nuit, il la passa à boire, à jurer, à plaisanter avec des femmes de mauvaise vie qu'il avait rencontrées dans le bar ; mais tout cela était forcé, artificiel et il s'en rendait bien compte...

Quand vint l'aube, il était dans un état déplorable...

Il n'avait pas réussi à s'enivrer...

Il n'avait rien oublié...

Au contraire, tous ses griefs revenaient plus vifs, plus violents, un terrible « cafard » s'était emparé de lui...

Mais là, non plus, il ne trouva ni l'oubli, ni le repos ; rien ne pouvant le distraire, il se jeta sur le divan et s'abandonna à un violent désespoir...

Que faire ?...

Tous ses remords étaient vains ; maintenant, il était trop tard pour réparer ; rien ne pouvait empêcher les faits d'avoir été... et de subsister malgré tous les désirs...

Et, pour la première fois de sa vie, peut-être, l'or-

gueilleux commandant pensa qu'il existait une justice immanente...

A cette pensée, il frissonna; il devrait expier

CHAPITRE CDLIV

LE FORT CHABROL

Juliane et Claus De Groot venaient de débarquer à Paris et ils étaient descendus à l'hôtel Continental.

Ils se proposaient de passer un bon mois dans la capitale que la jeune femme n'avait jamais vue.

Quant à Claus, il y avait quelques chers souvenirs de jeunesse et il se félicitait d'y revenir...

Pendant plusieurs jours, les deux jeunes gens parcoururent les musées et les magasins de la capitale. Juliane s'extasiait; elle avait tout à fait oublié les heures dures et était redevenue tout à fait normale. Dans la vie heureuse, elle s'épanouissait et Claus avait vraiment l'impression d'accomplir avec elle son voyage de noces.

Le jeune couple n'était pas sans entendre parler autour d'eux des événements qui avaient mis aux prises toutes les classes de la société française.

En effet, malgré l'arrêt de la Cour de Cassation, les passions ne se calmaient pas : malgré toutes les défenses, toutes les interdictions, l'armée continuait à prendre parti et à critiquer les actes du gouvernement.

Au lendemain de la mise en disponibilité du commandant Du Paty, des colères avaient éclaté, même dans les rangs supérieurs.

Le général de Gallifet avait, à la suite d'une virulente attaque contre le gouvernement, prononcée par le général de Négrier en présence des chefs de corps d'armée placés sous ses ordres, par décret, relevé ce dernier de ses fonctions de membre du Conseil Supérieur de la Guerre.

Le même jour, le ministre de la Guerre envoyait en disgrâce, à Quimper, le général de Pellieux, commandant la place de Paris...

Naturellement, autour de ces deux « limogeages » les commérages allaient leur train.

On disait que le général de Pellieux était frappé en raison de son attitude pendant l'instruction ouverte contre le commandant Esterhazy.

— C'est incroyable ! disait Claus de Groot à sa femme ; on ne pourrait croire combien d'histoires de toutes sortes a suscité l'affaire Dreyfus. Toutes les passions se sont déchaînées à se propos, et je suis bien certain que si l'on allait au fond de choses, on s'apercevrait que les gens qui se déchaînent ainsi les uns contre les autres ne savent rien du fond du procès.

Comme pour venir à l'appui de sa thèse, un couple qui se trouvait dans le hall de l'hôtel où les deux jeunes gens se reposaient avant de sortir, se mit à discuter âprement :

— Moi, disait la femme, je me soucie peu de savoir si Dreyfus est innocent ou non ; mais je crie : « A bas

